



CHARITÉ

Il neige. Nul passant, dehors, ne se hasarde.
Là-haut, dans le faubourg, au fond d'une mansarde.
Une veuve contemple, en sanglotant tout bas.
Son enfant qui s'endort sur l'un des deux grabats.
Dans le coin obscur de la chambre glacée.
Il neige. Pas de pain—obsédante pensée !—
A donner au doux être en proie au noir frisson !
Pauvre femme, elle pleure, hélas ! et sa raison
S'en va. Pourquoi lutter encore ? Le courage
L'abandonne en songeant qu'elle n'a plus d'ouvrage.
Elle regarde l'âtre... Il neige, et pas de feu !...

—“ Pour m'éprouver ainsi, qu'ai-je donc fait, mon Dieu ?
Quel crime ai-je commis ? dit-elle. Tout à l'heure,
La faim va l'éveiller, le cher ange !...”

Elle pleure !

—“ Mon enfant bien aimé, toi si doux, toi si bon,
Mourir de faim ? N'avoir plus ni pain ni charbon !
Ne pouvoir même pas songer à l'asphyxie !...”

Elle tombe accablée.

Une voix balbutie :
—“ Mère, n'entends-tu pas les cloches de Noël ? ”
C'est l'enfant qui s'éveille. O stupeur ! le réel
Apparaît, et la veuve, à la face hagarde,
Prend l'enfant dans ses bras, tremblante, le regarde,
L'étreignant sur son cœur dans un geste éperdu.
—“ O petite maman n'as-tu pas entendu ?...
C'est Noël ! dit l'enfant. ... La cloche sonne : écoute...
Il vient pour m'apporter de beaux jouets sans doute !
Tu ne me réponds pas ? Mère, dis-moi que oui ! ”

Ce que la pauvre femme endure est inouï !
Une angoisse d'horreur la rend toute livide.
Demander des jouets quand la maison est vide !
L'enfant, tout au bonheur, hélas ! ne songe pas
Que l'heure de la faim, va sonner comme un glas !

—“ Pauvre petit, l'hiver est rude cette année,
Dit de sa douce voix la pauvre abandonnée,
Et comme nous Noël, sans doute, est indigent,
Il n'a rien acheté, puisqu'il n'a pas d'argent.
C'est pourquoi, cet hiver, on ne voit sous ses ailes
Ni les soldats dorés, ni les polichinelles :
Les ouvriers du ciel n'ont pas fait de joujoux ! ”

Elle qui, l'an passé, possédait des bijoux
Que, pour nourrir l'enfant, elle a dû mettre en gage.
Elle est contrainte, hélas ! à tenir ce langage :
Elle sourit, pendant que son cœur angoissé,
Meurtri par la torture, évoque le passé !

L'enfant songe.

Soudain, quelqu'un frappe à la porte :
—“ Ouvrez ! c'est le petit Noël qui vous apporte
Des bonbons, des gâteaux, des jouets... et du pain ! ”
La voix tremble et dit : “ Oh ! serait-ce la fin
De mon martyre affreux, ou bien n'est-ce qu'un rêve ?... ”
La porte s'ouvre et, comme une aube qui se lève,
Rayonnante, une enfant apparaît sur le seuil.
Bienfaisante clarté dans cette chambre en deuil !
La douceur se révèle en son regard qui brille.

—“ Madame, excusez-moi, dit la petite fille ;
Je sais que vous souffrez dans votre froid séjour
Et que vous n'avez pas le pain de chaque jour...
Je ne me trompe pas, madame, j'en suis sûre...
Alors, moi, j'ai voulu panser votre blessure :
Prenez, voici du pain ; prenez, voilà de l'or ! ”

La veuve, tressaillant, croit qu'elle rêve eucor.
De l'argent et du pain ? Non, ce n'est pas possible !
Le monde n'est-il pas d'habitude inflexible
Aux douloureux sanglots des pauvres affamés ?
Et toute sa douleur s'est concentrée en elle.

—“ Madame, regardez le beau polichinelle !
Dit la petite fille en souriant ; tenez
Il est tout vêtu d'or ! ”

De ses yeux étonnés,
L'enfant déshérité contemple la merveille,
Il la prend dans ses bras, la dorlotte et la veille
Tout comme le ferait une mère, en chantant !
Et la veuve sourit, et d'un pas hésitant,
Va vers la visiteuse à la pitié si grande,
Prend ses petites mains qu'elle baise, et demande :
—“ Votre nom ? ”

—“ A quoi bon ? dit l'enfant attristé :
Vous ne me devez rien : je suis la Charité ! ”

GUSTAVE DUOLOZET.

RENTRÉE DE NAPOLEON AUX TUILIERIES

20 MARS 1815

On sait que M. Henri Houssaye vient d'être élu membre de l'Académie française. En admettant au Palais Mazarin l'excellent érudit que ses travaux historiques ont justement rendu célèbre, l'illustre Compagnie a fait preuve de goût, et l'on pourrait dire d'esprit.

Nous empruntons au plus saillant de ses ouvrages, à 1815, le récit de la *Rentrée de Napoléon aux Tuileries*.

... A Paris, dès sept heures du matin, un premier flot de foule se porta devant les Tuileries. Mais c'étaient des habitants des quartiers voisins, attirés par la simple curiosité et plus disposés à déplorer le départ du Roi qu'à aider à la restauration de l'Empire. La cocarde tricolore d'un officier à la demi-solde exaspéra un groupe de royalistes. Ils se jetèrent sur lui et l'auraient écharpé sans le secours d'une patrouille de la garde nationale. Vers dix heures, une colonne de peuple déboucha sur la place du Carrousel, criant à tue-tête : Vive l'Empereur ! A bas la garde nationale ! A bas la calotte ! Cette fois, on avait affaire aux faubouriens. Ils s'approchèrent des grilles du château et tentèrent de les ébranler. Un fort détachement de miliciens les dispersa, sans toutefois se servir de ses armes. Repoussés des Tuileries, les émeutiers parcoururent les rues a oisinentes, vociférant les mêmes cris et faisant la terreur sur leur passage. Après cette alerte, nouveau tumulte : un cliquetis d'armes, un bruit de chevaux sur le pavé, un roulement de pièces d'artillerie, des sabres et des baïonnettes qui brillent, de retentissants Vive l'Empereur ! un remous de la foule sous la pression puissante des gens de foule. Ce sont les officiers à la demi-solde qu'Exelmans amène de Saint-Denis avec un escadron de cuirassiers et quelques artilleurs traînant deux canons. Des acclamations, des murmures, des sifflets se croisent sur leur passage. A la vue des grilles fermées, la colonne s'arrête et un général vient parlementer avec l'adjutant-commandant Laborde. Il est décidé qu'Exelmans et sa troupe occuperont les Tuileries, mais que la milice conservera ses postes et que les factionnaires seront fournis concurremment par les gardes nationaux et les militaires. Pendant le reste du jour, on voit aux différentes entrées du château l'étrange spectacle d'un officier, avec la cocarde tricolore, en sentinelle à côté d'un grenadier de la garde nationale portant la cocarde blanche et la décoration du Lys.

Le drapeau tricolore flotte sur les Tuileries. A deux heures, on l'arbore à l'Hotel de Ville et au faite de la colonne de la Grande Armée.—Le fils de Carnot qui, d'une lucarne du collège Louis-le-Grand, aperçoit les trois couleurs, appelle ses camarades ; l'étude est interrompue, on crie, on saute, on s'embrasse avec frénésie. — Aux enseignes des boutiques, les aigles et les abeilles remplacent les fleurs de lys, métamorphose qui provoque des murmures et des rixes au Palais-Royal et rue de la Paix. On placarde sur la dernière proclamation du Roi, affichée le matin, les proclamations impériales dont les taches et les déchirures témoignent que depuis huit jours les bonapartistes de Paris se les passent de main en main. Sur la route de Saint-Denis, des soldats isolés arrêtent les voitures et contraignent les voyageurs à crier : Vive l'Empereur ! Des bandes d'ouvriers descendent des faubourgs du Temple, Saint-Martin, Saint-Antoine, et se dirigent en chantant vers les boulevards du Sud ; ils se rappellent que l'Empereur prenait ce chemin quand il revenait à Fontainebleau. La bourgeoisie est triste et mécontente. Elle songe à une seconde in-

vasion, elle plaint le bon Roi, “ ce pauvre Louis XVIII, un si brave et si honnête homme ! ” Il faut croire, pourtant, qu'il y a parmi elle des gens qui voient les choses moins en noir, puisque, ce jour-là, la Rente monte de 68 fr. à 73 fr. Cette énorme hausse ne prouve pas qu'à la Bourse on se réjouisse du retour de Napoléon. Mais depuis la nouvelle de son débarquement, on a vécu dans l'angoisse, avec des visions de guerre civile, de batailles dans les rues, de représailles, de pillage. Or, tout se passe tranquillement. On accepte le fait accompli et on tâche d'en profiter.

Déjà le personnel de la ci-devant Cour impériale reprend possession des Tuileries. A partir de deux heures, la foule qui stationne devant les grilles a vu entrer, furtivement d'abord, d'un pas assuré ensuite, des conseillers d'Etat, des ministres, des chambellans, des fourriers, des écuyers, des aides des cérémonies, tous en uniforme, des contrôleurs de la bouche, des maîtres d'hôtel, des valets de pied avec leurs anciennes livrées, puis des Dames du palais, des Femmes rouges, des femmes de dignitaires, de généraux, de financiers fameux et de grands industriels, cachant sous des witzchouras garnies de petit-gris ou sous des redingotes de gros-de-Naples fourrées d'hermine leurs épaules nues constellées de diamants et leurs robes de cour parées de violettes. On se retrouve, on se félicite ; avec une joie enfantine les femmes parcourent la salle des Maréchaux, la galerie de Diane, la salle du Trône, tous ces lieux de fêtes où a brillé leur beauté. Dans la salle du Trône, elles remarquent que les fleurs de lys du tapis sont seulement appliquées. On arrache une fleur ; une abeille apparaît. Ces femmes engrande toilette se mettent gaiement et fébrilement au travail. En moins d'une demi-heure, le tapis redevient impérial. Il y a aux Tuileries le duc de Bassano, le duc de Plaisance, le duc de Gaète, le duc de Rovigo, Lavalette, Thibaudeau, Decrès, Daru, Reynaud Saint-Jean-d'Angély, le comte de Ségur, grand-maître des cérémonies ; il y a Davout, le Maréchal Lefebvre, Dejean, le duc de Padoue, Durosnel et une foule d'anciens officiers généraux ; il y a la reine Hortense et la reine Julie. Les mêmes huissiers que jadis se tiennent aux portes des appartements. Il semble à tout ce monde de l'Empire qu'il s'éveille d'un mauvais rêve qui a duré un an.

Les heures passent, la nuit et le brouillard s'étendent sur Paris. A peine si du Carrousel les derniers curieux aperçoivent les Tuileries tout illuminées. De minute en minute, on attend l'Empereur, l'impatience se change en angoisse. Si la balle d'un fanatique ou d'un assassin soudoyé l'avait frappé dans son triomphe ! Enfin, vers neuf heures, un bruit lointain de chevaux et de clameurs s'élève du côté des quais, s'approche, grandit devient formidable. Une voiture de poste débouche au grand trop par le guchet, entourée d'un millier de cavaliers de tout arme et de tout grade, chevauchant en désordre, brandissant leurs sabres et vociférant des Vive l'Empereur ! pareils à des rugissements. Les officiers à la demi-solde qui remplissent la cour, les généraux qui stationnent sur le perron mettent l'épée à la main et se précipitent. Leur foule est si dense, leur élan si impérieux que les cavaliers reculent et que les postillons s'arrêtent à dix mètres du pavillon de Flore. On ouvre la portière. Napoléon, enlevé, arraché dans le vestibule où d'autres bras le soulèvent et l'entraînent sur les marches de l'escalier. Un délire furieux possède ces hommes. Ils ont pour leur idole des caresses de tigres, jalouses et brutales. Pris entre le flot qui le pousse et la cohue qui de l'étage supérieur